

VÉRONIQUE DE BURE

UN CLAFOUTIS AUX TOMATES CERISES

roman



Flammarion

VÉRONIQUE DE BURE

UN CLAFOUTIS AUX TOMATES CERISES

Au soir de sa vie, Jeanne, quatre-vingt-dix ans, décide d'écrire son journal intime. Sur une année, du premier jour du printemps au dernier jour de l'hiver, d'événements minuscules en réflexions désopilantes, elle consigne ses humeurs, ses souvenirs, sa petite vie de Parisienne exilée depuis plus de soixante ans dans l'Allier, dans sa maison posée au milieu des prés, des bois et des vaches. La liberté de vie et de ton est l'un des privilèges du très grand âge, aussi Jeanne fait-elle ce qu'elle veut – et ce qu'elle peut : regarder pousser ses fleurs, boire du vin blanc avec ses amies, s'amuser des mésaventures de Fernand et Marcelle, le couple haut en couleurs de la ferme d'à côté, accueillir – pas trop souvent – ses petits-enfants, remplir son congélateur de petits choux au fromage, déplier un transat pour se perdre dans les étoiles en espérant les voir toujours à la saison prochaine...

Un clafoutis aux tomates cerises, le plus joli roman sur le grand âge qui soit, traite sans fard du temps qui passe et dresse le portrait d'une femme qui nous donne envie de vieillir.



*Véronique de Bure est l'auteur
d'un premier roman très remarqué
par la critique, Une confession
(Stock, 2009), et de plusieurs récits
dont Un retraité (Stock, 2011).*

Flammarion

Un clafoutis
aux tomates cerises

DU MÊME AUTEUR

Une confession, Stock, 2009.

Retrouver Estelle, (avec Éric Mouzin), Stock, 2011.

Un retraité, Stock, 2011.

J'ai mis mon fils chez les cathos, Belfond, 2014 ; France
Loisirs, 2015.

Véronique de Bure

Un clafoutis
aux tomates cerises

Flammarion

© Flammarion, 2017.
ISBN : 978-2-0813-8906-9

« J'aimais beaucoup ces journées vides où les heures toujours en train de couler se gardaient bien de s'encombrer de ces choses inutiles qui relèvent de l'action ou de la passion et qui s'emparent de nous. Je dormais beaucoup. J'oubliais. Je passais le temps qui passe. »

Jean d'Ormesson

Un jour je m'en irai sans en avoir tout dit

« Chacun sait que, si tout roman est une histoire qui aurait pu être, l'histoire elle-même, d'un bout à l'autre, est un roman qui a été. »

Jean d'Ormesson

C'est une chose étrange à la fin que le monde

À ma mère

J'ai passé l'hiver. J'écarte les rideaux et regarde à travers les carreaux. Le noyer n'a pas encore de feuilles, mais les marronniers commencent à se réveiller, et la haie de noisetiers a verdi. J'ouvre la fenêtre, l'air est frais. Le thermomètre extérieur indique cinq degrés. L'hiver n'est pas tout à fait parti, ses derniers jours se fondent avec les premiers du printemps. Je bloque les volets avec les petits taquets, j'ai de plus en plus de mal à ouvrir complètement les deux battants, l'ampélopsis a trop poussé. André n'est toujours pas venu le tailler, il va falloir que je lui écrive. Mon fils se moque de moi, il dit que ça ne sert à rien d'écrire aux artisans, il faut leur téléphoner sinon ils ne viennent pas. Mais moi je n'aime pas le téléphone. Il paraît que je ne suis jamais aimable au bout du fil, ce n'est pas ma faute, je ne suis pas à l'aise, je préfère voir les gens quand je leur parle.

Aujourd'hui on ne s'écrit plus. Pourtant, il y a un an ou deux, peut-être plus, je ne sais plus, le temps passe si vite, les gens de La Poste sont venus m'installer une boîte aux lettres. C'est obligatoire, m'ont-ils dit. Ils

Un clafoutis aux tomates cerises

voulaient que je choisisse l'emplacement et ils m'ont montré la boîte, une espèce de chose verte et laide. Alors je leur ai indiqué le bas de l'escalier de pierre qui descend en face de la porte du sous-sol, le long du bosquet. Là, elle sera bien cachée, et l'endroit sera facile d'accès pour la voiture jaune du facteur. Sur le moment, j'ai été bien embêtée, ça allait me compliquer la vie. Cela fait des années que le facteur dépose le courrier sur le perron, ou sur la table de l'entrée si la porte est ouverte. Quand j'ai des lettres à faire partir, je laisse à son intention les enveloppes timbrées ou l'argent pour les timbres. C'est bien pratique. Parfois, lorsque je suis en bas, nous échangeons quelques mots. Ça me fait une petite visite. Maintenant il paraît qu'ils n'ont plus le droit d'entrer chez les gens. Pour envoyer mes lettres, il faudra que j'aille à La Poste, au village. Et quand je ne pourrai plus conduire, je ferai comment ?

Heureusement, ma petite factrice non plus n'a pas envie de changer nos habitudes. Elle continue de me déposer le courrier dans l'entrée et je continue de mettre mes enveloppes sur la table. Il n'y a que quand ma fille est là avec son chien qu'elle n'ose pas descendre de voiture, elle a peur.

Je m'appelle Jeanne. J'ai quatre-vingt-dix ans. Quand j'étais jeune, je mesurais un mètre soixante-trois. Ce n'était pas ridicule, à l'époque. Aujourd'hui je dépasse à peine ma mini-belle-fille qui fait un mètre cinquante-deux et chausse du trente-quatre. Mes pieds, eux, n'ont pas rétréci avec le temps. Ils se sont même élargis,

Un clafoutis aux tomates cerises

d'affreux oignons leur ont poussé à droite et à gauche, ce qui me rend bien malheureuse et me force à prendre régulièrement la voiture pour aller chez la pédicure. J'ai de plus en plus de peine à trouver des chaussures qui ne me fassent pas mal aux pieds. Quand il fait froid, je ne suis bien que dans ma paire de vieilles bottes qui fait honte à ma fille. Elle m'assure qu'il existe des chaussures qui sont à la fois confortables et pas laides, moi je n'en ai jamais trouvé. À Paris peut-être, il y a tellement de magasins à Paris, mais je ne vais quand même pas faire deux heures et demie de train pour aller m'acheter des souliers.

Pour le reste, je suis plutôt bien conservée. De loin, je fais même illusion, je me tiens droite et mes chevilles sont fines. Même si je prends de plus en plus souvent ma canne, ma démarche reste alerte et, au téléphone, on me dit que j'ai une voix de jeune fille. Bien sûr, avec les années mon visage s'est chiffonné, mais j'ai toujours le teint rose et mon regard sait encore s'allumer et pétiller, surtout après un petit verre de vin blanc ou une coupe de crémant.

Depuis la mort de René, j'habite une maison trop grande pour moi. L'hiver, il y a plusieurs pièces que je ne chauffe pas et que je garde bien fermées, portes et volets. Je vis entre ma chambre, la salle de bains, la cuisine et le petit bureau. Quand mes enfants sont là, j'ouvre le grand salon et la salle à manger, mais pour moi toute seule ce n'est pas la peine. Je vis en pleine campagne, au milieu des arbres et des champs. Le village le plus proche, Bert, est à cinq kilomètres. On y

Un clafoutis aux tomates cerises

accède par une petite route sinueuse et vallonnée, bordée par des bois et des prés où paissent des grosses vaches blanches. Au début de notre mariage, c'est là que nous allions faire nos courses. Aujourd'hui, tout a disparu, même le dépôt de pain a fermé. De l'autre côté, au nord, il y a Montcombroux-les-Mines. Là non plus, il n'y a plus grand monde, mais l'on y trouve encore du beurre, du lait, des œufs et quelques légumes. Pour trouver de tout, il faut pousser jusqu'à la première petite ville, Lapalisse, avec son beau château et ses vérités. Quand je suis arrivée dans le pays, on pouvait y aller par le train. C'est là que, pas encore fiancée, j'ai débarqué de Paris pour être présentée à mes futurs beaux-parents. J'avais vingt-trois ans. Mon beau-père était venu me chercher en voiture à cheval. La calèche est toujours dans le garage, la dernière fois qu'elle a servi c'était pour le mariage de ma fille. Les trains ne passent plus depuis longtemps à Lapalisse et une à une les boutiques ferment, à cause des deux supermarchés qui se sont installés il y a quelques années. Dans le centre, les vitrines sont peu à peu remplacées par d'immenses affiches en noir et blanc représentant la ville d'autrefois, quand, grâce à la route nationale 7 qui la traverse, elle vivait. Aujourd'hui, je n'y vais que pour voir le docteur et faire les courses au supermarché. Pour mettre mon essence, je préfère aller au Donjon, bourg sans grand charme mais j'aime beaucoup la dame de la station-service et c'est le seul endroit où l'on vous sert encore. Sinon, les deux grandes villes les plus proches sont, au nord et toute grise, Moulins-sur-Allier et, au sud et toute blanche,

Un clafoutis aux tomates cerises

Vichy, où nous avons vécu une douzaine d'années, René et moi, avant de revenir ici pour notre retraite.

Vivre toute seule m'est égal. D'abord, je ne m'ennuie jamais. Ensuite, je ne suis pas complètement isolée. Presque collée à ma grande maison, à côté du garage et de l'étable et juste séparée d'elle par une cinquantaine de mètres de graviers et de mauvaises herbes, il y a la ferme de Fernand et Marcelle. Du temps de René, Fernand aidait un peu au jardin et Marcelle venait parfois me prêter main-forte pour le ménage. Quand je suis arrivée ici, c'était encore la mère de Marcelle, la Marie, qui tenait la ferme avec ses fils, Bébert et Gros Roger. Il y a encore quelques années, Marcelle et Fernand avaient trois vaches, des lapins et quelques poules, et nous, on avait du lait, du beurre, de la crème et des œufs. Avec le temps, les vaches ont été menées à l'abattoir, les lapins ont fini à la moutarde et les poules au pot. Aujourd'hui, Fernand cultive toujours son petit coin de potager, juste à côté du mien, pendant que la Marcelle regarde la télévision, montant un peu plus le son chaque année. Régulièrement, l'un ou l'autre sonne à ma porte pour m'apporter, selon la saison, un panier de pommes de terre, une salade, des poireaux ou quelques fruits. Même s'ils ne sont plus très vaillants, les savoir à côté me rassure. Ils sont tout le temps là. Ils ne partent pas en vacances, ne sont même jamais allés à Paris et ne voient pas l'intérêt de s'aventurer au-delà de Lapalisse. Ils ne s'absentent vraiment que le samedi, pour le concours de belote dans la salle communale du Donjon. Ils partent le matin avec la 2CV et rentrent le

Un clafoutis aux tomates cerises

soir, toujours bien gais. C'est la Marcelle qui conduit, Fernand n'a jamais passé le permis. Pour aller rendre visite à son frère, il enfourche sa mobylette, une Peugeot grise pétaradante avec ses deux vieilles sacoches accrochées au porte-bagages.

Enfin, j'ai mes amies. Certaines se sont envolées, bien sûr, avec le grand âge le ciel se rapproche. Mais j'ai toujours Gilberte, Nine et Toinette, pas une semaine sans que nous nous retrouvions à la messe, chez l'une, chez l'autre, pour un déjeuner, un goûter ou jouer aux cartes. Il y a aussi Denise, Chantal, Jacqueline et Francette, mais elles habitent plus loin et les distances s'allongent avec les années.

Et puis il y a Angèle, ma petite femme de ménage, toujours fidèle, qui vient un jour par semaine, et mon jardinier qui, lui, vient quand il veut...

Le petit monde de Jeanne



*À Liernolles
la maison de
Gilberte*



*L'église
de Bert*



*La petite épicerie
de Montcombroux-
les-Mines*



*La petite ferme de
Fernand et Marcelle*



*Le boucher
du Donjon...*

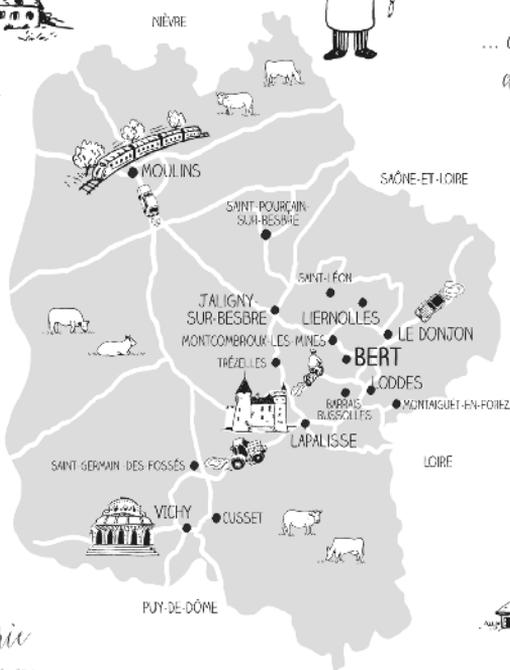
*... et la station
de Jeanne*



*À Loddès
la maison
de Toïnette...*



*... et la maison
de Nine*



PRINTEMPS

Vendredi 20 mars

J'ai passé cette première journée de printemps dehors. Ce matin, je suis allée un moment au potager. Les arbres fruitiers sont en fleurs, le pêcher près du châssis est en rose et les cerisiers en face du fil à linge ne devraient plus tarder à s'enneiger. Le mois dernier, le jardinier a taillé les framboisiers et les groseilliers, tout est impeccable. Il a désherbé la butte des asperges, je ne sais pas si elles vont donner cette année, il faut encore patienter jusqu'aux premiers jours de mai pour le savoir. J'aime tellement ramasser les asperges ! C'est très amusant, il faut avoir l'œil pour dénicher leur nez blanc, puis creuser la terre avec la gouge, descendre tout doucement le long de la tige en veillant bien à ne pas la casser. Malheureusement, l'année dernière il y en a eu très peu et je crains que la terre d'ici ne soit pas assez bonne, ce n'est pas une région à asperges...

Après le déjeuner, j'ai pris le café dehors avec un carré de chocolat au lait. Puis j'ai approché mon fauteuil en

Un clafoutis aux tomates cerises

rotin du massif de rosiers. Ils n'ont pas encore de fleurs, mais je les ai bien taillés. Tous les ans, dès février, je prends mon sécateur et je taille à trois yeux. Comme je ne veux pas me faire trop mal aux reins, j'y vais progressivement, j'en fais un peu tous les jours. De nombreux boutons ont poussé, ils ne devraient plus tarder à fleurir. Un peu plus bas, mi-ombre mi-soleil, dans la descente qui mène à la terrasse, il y a les rhododendrons, qui ne demandent aucun travail, et les hortensias. Les hortensias, je les ai rabotés au début du mois et j'ai éliminé les grosses fleurs grises qu'on laisse en hiver jusqu'à l'apparition des nouvelles pousses. Au pied des rhododendrons, les jonquilles sont sorties comme des soleils, c'est une explosion de jaune qui se mêle aux clochettes violettes ou blanches des jacinthes, qui sentent si bon.

Bien calée dans mon fauteuil, j'ai lu quelques pages d'*Alcibiade*, puis je me suis endormie au soleil.

À nos âges, nous sommes comme de vieux arbres. Le beau temps nous ranime doucement, nous reverdissons un peu, même si un peu moins chaque année. Et la douceur des jours nous donne une illusion d'éternité.

Samedi 21 mars

Ce matin, sous un beau soleil, mon jardinier est arrivé avec des petits godets et un grand sourire. J'étais déjà levée, je m'étais réveillée avec l'aube, à cause des oiseaux. Depuis quelques semaines ils piaillent de plus en plus tôt. Souvent je n'arrive plus à me rendormir.

Printemps

Du coup, je suis un peu abruti toute la journée. Mais si je me lève pour aller fermer les fenêtres, après j'ai trop chaud. Avec René, quelle que soit la saison, nous dormions toujours les fenêtres ouvertes et j'ai pris l'habitude. J'ai besoin de sentir un filet d'air. Et puis j'aime bien entendre les oiseaux.

Je n'y connais pas grand-chose en oiseaux, mais grâce à mes mots croisés je peux en citer plein. Il y a le merle, la mésange, le serin, la fauvette, l'étourneau, le martinet, la bergeronnette, le pinson, le rossignol... Certains noms me ravissent, comme la nonnette ou le gobe-mouches. Pour la plupart, je ne sais pas à quoi ils ressemblent et ça n'a guère d'importance. Il y a aussi le rouge-gorge. Lui, il est facile à reconnaître avec sa grosse tache orange. Hier, il y en a un qui est entré dans ma cuisine. Il s'est posé une minute sur la grande table en bois, puis il est reparti. Ces petits oiseaux-là ne sont pas très farouches, ils s'approchent souvent en sautillant quand je prends mon café dehors. Mon préféré, c'est le coucou. Je ne sais pas pourquoi, chaque fois que j'entends son « cou-cou », je me sens à nouveau en enfance. C'est une sensation de douceur qui semble remonter de très loin dans le temps. Et puis, il y a les hirondelles, celles qui font le printemps mais la pluie aussi, quand elles volent bas.

Devant la maison, la pelouse se colore doucement aux abords du massif rond et autour du gros arbre dont je n'ai jamais réussi à retenir le nom. Des petites touches de jaune, de bleu, de blanc, de mauve apparaissent un peu partout. C'est le jaune des pissenlits, des boutons

Un clafoutis aux tomates cerises

d'or et des primevères, le bleu des bleuets, le blanc des pâquerettes, le mauve des violettes et des trèfles dont, enfant, je suçais la base des pétales pour en recueillir le suc. Les fleurs des champs font de jolis bouquets que l'on met dans des verres à moutarde.

Mon jardinier est allé au sous-sol chercher la bêche, le râteau et un seau. Il a fait monter le gros tuyau vert le long de l'escalier de pierre et il a commencé le travail. Avec sa bêche, s'aidant de son pied, il a creusé des trous dans le massif rond. Puis, avec précaution, il a sorti chaque petit plant de pensée de son godet, a secoué un peu la motte pour aérer les racines, déposé chaque plant à sa place, tassé un peu la terre autour et il a arrosé. À la fin de la matinée, mon massif encore triste et noir quelques heures plus tôt était égayé de tendres pousses vertes et d'embryons de fleurs colorés.

J'ai dit à mon jardinier qu'il m'avait amené le printemps.

Lundi 23 mars

Avec le printemps, la petite Angèle, comme les fleurs, va revenir. Je suis bien contente. Elle m'avait quittée aux premières chaleurs de l'été, invoquant des rhumatismes. On la disait bien mal en point, le dos cassé en deux et déformé. Elle avait arrêté les ménages et restait prostrée chez elle toute la journée. Et voilà qu'à la fin de l'hiver il était arrivé une drôle de chose. Du jour au lendemain, la petite Angèle, qui était toute tordue depuis des mois,

Printemps

s'était retrouvée toute droite ! Et maintenant qu'elle s'est redressée, elle veut reprendre le travail. Tout le monde ne parle plus que de ça dans le pays, la guérison miraculeuse d'Angèle. On dit qu'elle serait allée voir « quelqu'un », c'est très mystérieux, elle refuse d'en parler. Je l'ai croisée hier matin au supermarché après la messe, toute guillerette et toute droite. C'est à n'y rien comprendre. Mais bon, ça me fait plaisir pour elle, ça ne lui réussissait pas de ne plus travailler, ça lui faisait tout voir en noir. Avec Gilberte, on lui a tout de suite dit qu'elle pouvait revenir dans nos maisons, comme avant. Les mardi et vendredi chez Gilberte, le jeudi chez moi.

Pendant tout le temps où la petite Angèle était restée tordue, Gilberte s'était débrouillée avec une dame de son village, et moi j'avais fait appel à madame Maridet. Quand je lui avais écrit pour lui dire que j'étais bien ennuyée, que je n'avais plus personne pour m'aider à tenir ma maison, elle avait tout de suite proposé de me dépanner. Elle était à la retraite depuis un bon bout de temps, mais on aurait juré que remettre son tablier une fois par semaine lui faisait plaisir.

J'aime beaucoup madame Maridet. Toujours gaie, elle abat un travail incroyable tout en me donnant des nouvelles du pays. Trois heures par semaine, elle apporte beaucoup de vie dans ma maison. En plus, chaque fois qu'elle repart, elle embarque ma poubelle et va la jeter dans les grands bacs du bord de la route, ceux qui sont trop hauts pour moi, même quand je me mets sur la pointe des pieds.

Un clafoutis aux tomates cerises

C'est madame Maridet qui m'a appris le rétablissement d'Angèle. Je n'ai pas osé lui demander si elle savait qui l'avait remise droite, j'avais peur d'être indiscret.

La semaine dernière, c'était son dernier jour. Jeudi, Angèle reprendra sa place et madame Maridet s'en retournera à sa retraite. En partant, ma poubelle à la main, elle m'a embrassée comme du bon pain.

Mardi 24 mars

Ce matin, je m'apprêtais à aller déterrer quelques poireaux au potager pour ma soupe quand j'ai entendu hurler le moteur de la 2CV. Après quelques ratés, elle a enfin démarré et s'est élancée en trombe sur l'allée. Au volant, la Marcelle, aussi large que haute, se tient très droite, ses cheveux touchant presque le toit ; à côté d'elle, sur le siège du passager, le Fernand semble tout petit et malingre. D'aussi longtemps que je me souviens, la Marcelle a toujours eu des 2 CV. Fernand, lui, n'a jamais conduit autre chose que sa mobylette et sa brouette de pommes de terre. Depuis quelque temps, avec la brouette il a du mal. Ses jambes courtes et arquées comme celles d'un jockey peinent désormais à le porter et maintenant il enfourche sa mobylette pour un oui, pour un non, les cuisses écartées comme s'il montait un cheval, les pieds accrochés aux pédales en guise d'étriers. Il n'est pourtant pas très vieux, il a bien dix ou quinze ans de moins que moi, mais la vie l'a abîmé. Pour marcher, il prend une canne et avance un

Printemps

peu tordu, le dos voûté, les jambes en rond. Je crois qu'il ne sait plus les déplier. La Marcelle, qui doit avoir à peu près le même âge, est beaucoup plus en forme. Bien en chair et la voix qui porte, elle a l'air solide, même si, il y a peu de temps, on lui a trouvé du diabète. Elle est de plus en plus forte et semble engraisser à mesure que son mari fond. Chez elle, c'est plutôt la tête qui vieillit moins bien. Depuis que le médecin le lui a interdit, le sucre est devenu une obsession et parfois j'ai l'impression que ça lui monte au ciboulot. Pour compenser, à soixante-quinze ans passés elle s'est mise au tabac et fume comme un sapeur. Peut-être pour compenser aussi, elle se maquille à présent comme une voiture volée. Elle se dessine un sourire d'un rouge effarant, en dépassant partout comme un enfant qui rate son coloriage.

J'ai entendu rentrer la 2CV pendant que je préparais mon filet de poisson au micro-ondes. J'aime bien déjeuner tôt, vers midi. Ce n'est pas que j'ai faim, c'est juste une question d'habitude. C'est l'ennui, quand les enfants sont là, ils dorment jusqu'à pas d'heure, prennent leur petit déjeuner très tard, traînent à la cuisine en faisant salon autour de leurs bols et de leurs tartines ; alors bien sûr, à midi ils n'ont pas faim, ils ont encore du dentifrice sur la bouche. Et moi, j'attends. Plus ça va, plus je déteste attendre, surtout que je ne sais jamais combien de temps je vais devoir attendre. Avec eux il arrive qu'on se mette à table à deux heures de l'après-midi ! Après, tout est décalé, les heures ne tournent plus pareil et le soleil n'est plus au bon endroit

Un clafoutis aux tomates cerises

quand je sors faire ma promenade. Si je me permets une remarque, ils me répondent que je deviens casse-pieds, que je n'étais pas comme ça avant. Je ne deviens pas casse-pieds, je vieillis.

Après mon café, je suis allée marcher sur l'allée. J'ai vu la Marcelle trotter vers moi, apparemment elle me guettait depuis un moment. Elle était toute pimpante dans sa robe à fleurs et son tricot orange quand elle m'a rejointe avec un grand sourire, sa cigarette pleine de rouge à lèvres à la main. « Alors, comment que vous me trouvez ? »

C'était donc ça. Ce matin, pendant que Fernand l'attendait au troquet avec ses copains de belote, elle était allée se refaire une jeunesse chez le coiffeur. Et c'est vrai qu'elle était bien belle. Le plus gros changement, c'est qu'elle n'était plus grise. C'est de cela qu'elle semblait le plus fière. Elle avait fait une teinture. Ses cheveux avaient été raccourcis et bien mis en plis, et la couleur, un peu indéfinissable, entre le rouge et l'auburn, était plutôt réussie. Je lui ai dit que c'était très joli et elle a rosi comme une jeune fille. Elle m'a adressé un clin d'œil coquin : « Le Fernand aussi, ça lui plaît... »

Je me suis toujours demandé pourquoi, alors qu'ils aiment tellement les enfants, ils n'en ont pas eu. Ils n'en ont jamais parlé. À l'époque, on racontait moins facilement ces choses-là. C'est vrai aussi qu'ils se sont connus tard, peut-être qu'elle ne pouvait déjà plus... Je me souviens, j'étais déjà mariée depuis quelques années quand ils se retrouvaient au bout de l'allée. La Marcelle

Printemps

quittait la ferme dans son automobile et le Fernand l'attendait avec son cyclomoteur. Ils s'enfermaient dans la voiture où ils pouvaient rester des heures. Ils ne s'échappaient pas, ne cherchaient pas à fuir les regards. Elle était sage, la Marcelle. Du bout de l'allée, appuyée sur sa canne, la vieille Marie veillait à la bonne tenue de la voiture. C'était déjà une 2CV.

Mercredi 25 mars

J'ai fait ma soupe. J'ai fait revenir les trois poireaux et les deux courgettes dans un peu de beurre, puis j'ai versé l'eau, une poignée de gros sel, et j'ai laissé cuire. Au moment de mouliner tout ça, pas moyen de remettre la main sur mon mixeur électrique. Qu'est-ce que j'avais bien pu en faire ? Il faudra que je demande à ma fille, elle a la manie de toujours remixer ma soupe qu'elle ne trouve jamais comme il faut, elle a dû le ranger n'importe où la dernière fois qu'elle est venue, en tout cas pas à sa place entre les fouets et le batteur, à droite de la cuisinière. Alors j'ai fait comme avant, à l'époque du panier à salade qu'on secouait par la fenêtre et du hachoir à viande qu'on fixait au bois de la table : j'ai passé tout le contenu de ma marmite dans mon vieux presse-purée en aluminium. C'était long, j'y allais petit à petit, la marmite était très lourde, surtout au début quand elle était pleine. J'avais très peur de tout lâcher, j'en ai mis un peu à côté, il va falloir que je nettoie tout ça, il y a des gouttes vertes partout. À la

Un clafoutis aux tomates cerises

fin, à force de tourner la petite manivelle, j'avais le bras tout ankylosé. J'ai versé la soupe dans un grand Tupperware rond que j'ai mis au Frigidaire. Ça devrait me faire au moins cinq jours. Après, s'il en reste encore, je la congèlerai ; c'est comme le coulis de tomates ou la rata-touille, ça se réchauffe très bien.

Le soir, j'ai pris un dîner léger et je suis montée me coucher très vite. Il faisait encore presque jour quand j'ai fini ma soupe et mon yaourt. Demain, on est jeudi, je dois me lever tôt pour ouvrir à la petite Angèle qui sonnera à neuf heures pétantes. Il faudra que j'aie terminé mon petit déjeuner, elle commence toujours par la cuisine et je ne veux pas qu'elle me voie en robe de chambre, en train de manger mes tartines pendant qu'elle brique l'évier et frottera la gazinière.

Jeudi 26 mars

À neuf heures pile, Angèle a sonné. Toute droite et souriante, elle a repris le travail comme si de rien n'était. Elle a enfilé sa blouse bleue, puis est allée à l'office chercher le seau vert, la serpillière et le balai-brosse qu'elle a déposés sur le carrelage de la cuisine. Elle a ouvert le placard sous l'évier, a pris le Cif et le Monsieur Propre. Après quelques mots échangés sur la douceur de ce début de printemps, elle s'est emparée de l'éponge et a commencé à nettoyer la gazinière en chantonnant. Une manière de me congédier.

Printemps

Alors je l'ai laissée. Dans le vestibule, j'ai attrapé ma canne et mon anorak, et je suis sortie.

Samedi 28 mars

Aujourd'hui on est samedi, c'est le jour du *Figaro Madame*. Il y a aussi le *Magazine* et le supplément TV. Celui-là, autrefois je le regardais mais maintenant il y a trop de chaînes, trop de programmes, je n'y comprends plus rien, alors il va directement au panier. Le *Madame*, je ne le lis pas vraiment, à part, parfois, les critiques de livres. Je fais juste le grand mot croisé de monsieur Ollivier. Il y a aussi les recettes de cuisine mais elles sont souvent bien compliquées, il faut toujours tout un tas d'ingrédients ou d'épices introuvables, que parfois je ne connais même pas : du curcuma, de la feta, du bœuf, du quinoa... Des choses à la mode qu'à mon époque on ne mangeait jamais. C'est comme le riz basmati et le vinaigre balsamique dont ma fille remplit mes placards. Elle prétend que mon riz est trop rond et mon vinaigre trop acide. Elle les a pourtant mangés pendant des années sans se plaindre. Ce sont des idées, tout ça.

Depuis toutes ces années, je crois que je n'ai pas manqué un seul mot croisé du samedi. Quand nous partions en voyage avec René et qu'il suspendait l'abonnement au journal, j'arrivais toujours à mettre la main sur les quelques numéros que nous n'avions pas reçus. Cela m'occupait un moment, ça pouvait me faire six grilles d'un coup. J'ai toujours adoré les mots croisés et

Un clafoutis aux tomates cerises

je me débrouille pas mal, depuis le temps. Certaines définitions reviennent régulièrement, je finis par les connaître par cœur. En plus, il paraît que c'est excellent pour le cerveau, cela permettrait même de repousser la maladie d'Alzheimer ! D'ailleurs, à quatre-vingt-dix ans, j'ai toute ma tête. C'est que je la fais travailler. Je lis, je joue au Scrabble, je fais des réussites, je joue au bridge.

Le grand *Figaro*, celui qui arrive tous les jours, je ne le lis pas beaucoup non plus. J'ai gardé l'abonnement après la mort de René pour avoir les magazines le week-end, et puis ça fait du bon papier pour le feu. René se moquait de moi, il disait que dans le journal je ne regardais que le feuilleton et le mot croisé. Lui lisait la politique, les cours de la Bourse et le Carnet du jour, traquant chaque matin les nouveaux morts, les naissances et les fiançailles.

Dimanche 29 mars

La vieille madame Lefort est partie ce matin, le jour des Rameaux. C'est Toinette qui me l'a appris en sortant de la messe. Elle regardait la télévision avec sa fille, un vieux film comique en noir et blanc. Elle a ri, puis elle a dit à sa fille « Je suis un peu fatiguée », elle a fermé les yeux et elle est morte. Comme ça, sans se rendre compte de rien. Je suis un peu jalouse. Je ne suis pas comme mon ami Louis, celui qui habite à Paris et que je ne vois plus jamais. Lui, il veut absolument se regarder mourir. Il a toujours été très curieux. C'est

Printemps

normal, avant d'être vieux, il était un grand scientifique. Aujourd'hui encore, tout ce qui est mystère le passionne. Alors le grand mystère, il veut le vivre en pleine conscience. Moi, j'aimerais autant que ma conscience s'en aille la première. Ne me rendre compte de rien, rire ou dormir, et m'en aller.

Lundi 30 mars

Tout doucement, mon petit monde se dépeuple. Autour de moi, les gens meurent et les maisons se vident. Les enfants ont leur vie ailleurs, et pour les vacances ils préfèrent les plages bondées au calme des champs de blé et au meuglement des charolaises. Il y a quelques années, c'étaient surtout les hommes qui partaient retrouver le bon Dieu. Depuis peu, les veuves commencent elles aussi à s'en aller. La semaine dernière, on a perdu Edmonde. Elle était pourtant solide, Edmonde, grande et bien charpentée. Elle ne faisait pas son âge. Elle a continué à teindre ses cheveux jusqu'au bout. Comme elle était un peu forte, elle n'avait pas de rides, elle avait de bonnes joues pleines, pas comme mes vieilles joues en accordéon, et la langue bien pendue aussi, il paraît que ça conserve. Et puis voilà, l'année passée, elle s'est mise à perdre la boule. Personne ne sait comment ça lui est venu mais c'est allé très vite. Ses enfants l'ont convaincue de quitter sa maison pour une espèce de maison de retraite où on pourrait la soigner. Avec Nine et Toinette, on est allées la voir deux ou trois fois. Déjà, elle n'était plus la même. La

Un clafoutis aux tomates cerises

dernière fois, je ne suis même pas sûre qu'elle nous ait reconnues. Heureusement que ça n'a pas duré trop longtemps. Je ne sais pas très bien de quoi elle est morte, finalement. Son cœur qui a dû lâcher, l'envie de vivre qui n'était plus là. Edmonde était veuve, son mari était un ami d'enfance de René. À la fin, il avait des tuyaux transparents dans le nez et ne sortait plus sans sa bouteille d'oxygène. Avant, il était drôle, je l'aimais bien.

Les cheveux, moi j'ai arrêté il y a un bon moment déjà. Je me suis bien fait gronder par ma fille qui a trouvé que j'avais pris dix ans d'un coup. Ça m'est bien égal. Je fais ce que je veux, quand même. Et puis, les cheveux blancs, je trouve cela plus doux. En plus, la couleur, il fallait la refaire tous les quinze jours sinon on commençait à trop voir les racines. Il fallait que j'aille courir à Vichy, prendre la voiture, trouver à me garer... j'en avais assez. L'été il faisait trop chaud et l'hiver, parfois, il y avait de la neige ou du verglas sur la route. Je ne voulais pas risquer de finir au fossé pour une affaire de coiffeur. Maintenant j'ai trouvé une petite coiffeuse au Donjon, pour quinze euros elle shampooine, coupe, sèche et c'est très bien. Et il suffit que j'y aille une fois par mois ou même tous les deux mois. J'essaie de les laver de temps en temps mais j'ai bien du mal à les rincer comme il faut, et surtout à les sécher. Après, ils sont tout plats... Quand j'ai un mariage ou une sortie un peu plus élégante, je m'arrange pour aller chez le coiffeur quelques jours avant. Mais, à mon âge, il n'y a plus beaucoup d'occasions de se faire belle. Le reste du temps, pour voir mes amies, je me fiche pas mal d'être mal coiffée.

Printemps

Demain, j'ai prévu une petite visite à Gilberte. Elle n'est pas très en forme depuis quelque temps. Il ne s'agirait pas qu'elle me lâche, elle aussi. Dimanche elle n'était même pas à la messe pour les Rameaux, et mardi elle n'est pas venue au bridge chez Toinette. Elle dit qu'elle a très mal au dos. J'ai de la chance, moi, à part mes oignons, je n'ai jamais mal nulle part, sauf quelquefois aux changements de temps, quand ma sciatique me lance, mais ça ne dure pas. La petite Angèle, qui a repris aussi chez Gilberte, m'a dit qu'elle ne mange plus. À nos âges, quand on commence à perdre l'appétit, ce n'est pas bon signe, surtout quand, comme Gilberte, on avait un sacré coup de fourchette. Le père de mon gendre, qui avait bon appétit, le jour où il l'a perdu ça ne lui a pas réussi. « Je n'ai pas faim », disait-il, résigné... Un mois après, il était mort.

Mardi 31 mars

Gilberte ne va pas bien. Elle a mauvaise mine et a perdu sa faconde. Elle a maigri aussi, bien sûr, puisqu'elle ne mange plus. Surtout, et ça, c'est nouveau, elle a des idées noires. Même le petit vin blanc que je lui ai apporté ne l'a pas ragaillardie. Elle est toute molle et fonctionne au ralenti. Tout de même, ça m'ennuie de la voir comme ça. Elle a ses fils qui viennent pour Pâques, j'espère qu'ils vont la remettre d'aplomb.

Quand je suis rentrée à la maison, j'ai eu besoin d'un remontant. Heureusement, j'ai toujours une bouteille

Un clafoutis aux tomates cerises

de muscat au frais. J'en ai bu un petit verre en mangeant un Tuc et en finissant mon mot croisé. Puis je me suis fait réchauffer mon reste de soupe poireaux-courgettes – je ne mets jamais de pommes de terre, ça fait grossir – et j'ai pris une pomme en dessert. Comme chaque soir, j'ai préparé ma tasse pour le petit déjeuner, une soucoupe pour mes deux tartines de pain de mie, sorti le beurre salé pour qu'il ne soit pas trop dur à étaler sur le pain grillé, un couteau et une petite cuillère. Dans un verre, j'ai mis les deux comprimés pour ma tension. J'ai fermé la porte de la maison à clé, enclenché les deux verrous, éteint la lumière extérieure et suis montée dans ma chambre. J'ai fermé les volets et laissé les fenêtres à l'espagnolette. J'ai fait une toilette sommaire, me suis lavé les dents, j'ai étalé la crème sur mes joues molles et taillé un ongle de pied qui me gênait. Enfin, je me suis glissée dans mon lit et j'ai allumé la télévision.

Mercredi 1^{er} avril

J'ai mal dormi. Je n'ai pas arrêté de penser à Gilberte. Je crois qu'elle est ma plus fidèle amie, la plus proche peut-être. Gilberte, c'est une amitié de plus de soixante ans... Son mari était un ami de René. Il était agriculteur et je crois que René, dont c'était le métier, l'assurait. À mon arrivée dans le pays, je me sentais un peu perdue et Gilberte m'avait très vite adoptée. Quand elle était jeune, elle avait un petit côté moderne, elle mettait déjà des pantalons ! Moi je n'ai jamais pu. J'en avais acheté

Printemps

un quand même, il y a longtemps, dans une boutique à Vichy. Un affreux pantalon gris perle et mou, je me souviens que le tissu brillait un peu. Je l'ai porté une seule fois, je ne sais pas ce que j'en ai fait, j'ai dû finir par le donner au Secours catholique. Mais Gilberte, ça lui va bien. Même si aujourd'hui elle se tient moins droite, elle est encore grande et élancée. Moi je suis petite et plutôt boulotte, et il faut de grandes jambes pour porter des pantalons.

Nous avons fait tant de choses ensemble, des voyages, le Maroc, la Grèce, l'Égypte, puis les petits séjours en Bretagne, les longues promenades sur la plage, les crêpes, les crevettes grises, le cidre... Et quand nous allions à Lourdes ! Plusieurs années de suite, nous étions parties comme bénévoles à l'Hospitalité Notre-Dame. Vêtues de nos blouses blanches d'hospitalières, nous nous occupions des malades pendant que René, après une rapide prière à la Grotte, s'échappait vers Biarritz pour reluquer les seins nus sur la plage. Nous prenions notre tâche très à cœur. Même s'il y avait des moments durs, nous aimions être là, au milieu de ces gens venus chercher leur guérison auprès du bon Dieu. Certaines années nous étions affectées aux piscines, d'autres à l'épluchage des légumes et à la plonge, d'autres à l'accompagnement aux messes, processions et bénédictions. Je me rappelle cette fois où, dans une rue en pente, le fauteuil roulant que nous poussions toutes les deux s'était emballé, nous avions eu un mal fou à le freiner, il nous entraînait dans sa course, nous n'arrivions pas à le retenir, nous étions complètement affolées. Le

Un clafoutis aux tomates cerises

malade, lui, pas affolé du tout, riait comme un fou !
C'était il y a quoi, vingt, trente ans... ?

Gilberte est un peu plus âgée que moi. Quatre années de plus, ce n'est pas grand-chose. Elle va sur ses quatre-vingt-quinze ans et, dit comme cela, ça fait tout de même beaucoup. Elle a été veuve un peu avant moi, se retrouvant seule dans sa jolie maison de Liernolles, à huit kilomètres d'ici. À la mort de son mari, elle s'était trouvé un petit studio à louer à Paris. Régulièrement elle filait à la gare avec sa valise. Le temps d'une semaine ou deux, elle devenait parisienne. Infatigable, elle prenait le métro et courait les expositions, les pièces de théâtre et les concerts, épluchant les programmes à une table de café, devant une andouillette et un petit verre de vin blanc. Ce sont ses jambes qui l'ont arrêtée, un jour elles en ont eu assez de courir.

Et si, elle aussi, elle en avait assez de courir ? Si elle ne voulait plus aller plus loin ? Avec Gilberte, on partage tout. La petite Angèle, le jardinier, nos amies et quelques secrets. Si elle s'en allait avant moi, comme Edmonde ? Si elle me jouait ce vilain tour ? Soixante années de souvenirs qui disparaîtraient comme ça, ce serait un grand vide. Bien sûr il resterait quelques photos, dont celle dans le désert marocain où nous posons toutes les deux face à l'objectif de René, avec nos jupes vertes, nos chemisiers blancs et nos sacs à main. Mais Gilberte, c'est un grand album à elle toute seule. Et puis, si elle s'en va, avec qui boirai-je du vin blanc après la messe ? Sans Gilberte ma vie deviendra terne, mes dimanches deviendront des

Cet ouvrage a été mis en page par



pixellence

N° d'édition : L.01ELJN000761.N001
Dépôt légal : février 2017

